

## LE SOURIRE DE MARYSE

Maryse a souri quand je lui ai dit que j'allais écrire pour le Livre Inter. Elle est comme cela, Maryse. Elle ne dit pas un mot d'encouragement. Elle a juste ce sourire-là, et l'on sait que ce qu'on fait est bien. On sait que c'est la bonne chose au bon moment.

Après, on a parlé de Roland et Yvette, que ça serait bien de passer les voir un de ces quatre, qu'ils devaient s'ennuyer tout seuls tous les deux, que ça devait pas être drôle tous les jours, à la campagne vu leur âge, et puis avec l'hiver qui commence...

On a continué à avancer sous les grands arbres. Il avait plu la veille et le tapis du sous-bois était comme élastique. Les pieds s'y enfonçaient sans résistance et en ressortaient avec une petite poussée, molle et joyeuse. Cela m'a fait penser à nos matins engourdis. Généralement, c'est moi qui me lève le premier. Maryse est venue se blottir contre moi pendant notre sommeil, et c'est avec regret que je quitte sa chaleur ronde et l'odeur de sa nuit. À cause de la pente du toit, je dois enjamber son corps assoupi pour m'extraire du lit. Le matelas me renvoie alors cette même impulsion légère : molle et joyeuse. Ce matelas complice, qui fut notre premier achat commun, ce témoin secret de nos ébats.

★

C'est dimanche. Les cloches de Saint Aubin sonnent comme du cristal dans l'air sec du matin. Le ciel s'est déversé dans la nuit ; reste un azur vide, immense et pur. Plus un nuage, plus de point de repère, plus rien qui incite à écrire.

La vérité, c'est plutôt que je ne réussis pas à me concentrer sur cette lettre. Assis à la table de la cuisine, je fais tourner le stylo entre mes doigts. Je relis les trois ou quatre paragraphes que j'ai déjà écrits. Il me semble que je n'ai pas encore trouvé le ton juste.

Par la fenêtre, je vois les gens qui rentrent et qui sortent de la boulangerie : col relevé, mains dans les poches, baguette sous le bras. Avec le froid, leur bouche semble projeter des mots vaporeux que je ne saisis pas, comme dans une bande dessinée ou un roman-photo. Y en a-t-il parmi eux qui vont écrire pour le Livre Inter? Peut-être cette jeune femme qui ressemble à une institutrice, ou ce monsieur bien habillé avec son petit garçon. Que vont-ils bien pouvoir raconter dans leur lettre?

J'entends Maryse qui s'active derrière moi. Elle doit être en train d'éplucher des légumes au dessus de l'évier. Elle ne parle pas. Elle doit sans doute se taire pour me laisser travailler. Soudain, elle me manque. Je me retourne et je la prends dans mon regard : ses cheveux bruns ondulés, rassemblés par une large barette d'écaille, son gros pull gris qui descend jusque sur ses hanches, sa manière décontractée de faire reposer son pied droit sur le gauche.

Ce n'est pas une vision très raffinée, pas une image pour magazine féminin, mais il s'en dégage une simplicité qui m'envoûte. Si j'osais, je serais jaloux des

femmes, de la grâce naturelle qui les anime. Comment se fait-il que nous, hommes, sachions reconnaître cette grâce, tout en restant si grossiers? C'est peut-être ce qui m'arrive avec cette lettre. Ce n'est pas parce que je suis sensible à la beauté d'un texte que je suis capable de bien écrire.

Je me lève, je m'approche d'elle et je l'enlace par derrière. Mes mains se posent son ventre. Nous restons ainsi quelques secondes, immobiles, collés l'un à l'autre.

— Et si tu allais nous chercher des mille-feuilles, fait-elle avec un air moqueur, ça te donnerait peut-être de l'inspiration.

Je la pince. Elle crie ouille et se retourne, une pomme de terre et un couteau dans les mains. Et puis elle jette ses bras autour de mon cou et vient me mordre l'oreille.

★

J'ai terminé un premier jet, que j'ai fait lire à Maryse. Elle a levé ses yeux vers moi et a demandé doucement :

— Mais Daniel, pourquoi tu ne m'as jamais dit tout ça à moi?

Je ne savais pas. Ça m'était venu en écrivant. Ce n'étaient pas des choses auxquelles j'avais vraiment pensé auparavant. Et même si ça avait été le cas, je ne les aurais probablement pas racontées comme ça, au détour d'une conversation. Alors j'ai répondu :

— Mais je t'en parle, pourtant, de mes livres.

C'est vrai, le matin au petit déjeuner, je lui raconte souvent ce que j'ai lu la veille au soir. Car c'est surtout la nuit, quand nous sommes couchés, que je me lance dans mes lectures. Maryse, elle, ne lit pas au lit. Elle dit qu'elle a besoin de sommeil.

Je suis un gros liseur. Toutes sortes de livres. Je veille parfois des heures entières. Pendant ce temps, Maryse dort, la tête à demi enfouie dans l'oreiller. La lecture, c'est un peu du temps en dehors de Maryse. Et moi, le matin, quand je suis vraiment emballé :

— Et pourquoi tu n'essayerais pas de le lire celui-là? Je suis sûr qu'il te plairait. C'est une histoire comme tu les aimes. Tu verras, ça se lit tout seul.

Mais je ne l'ai jamais vue avec un roman dans les mains. Elle ne dit pas non, mais elle trouve toujours un prétexte : une revue à terminer, des photos à classer, la fatigue, ou au contraire l'envie de sortir.

Je n'ai jamais élucidé ce blocage, d'autant plus mystérieux qu'elle était plutôt bonne en français au lycée, d'après ce que j'ai compris. Je ne sais pas si c'est arrivé progressivement, par lassitude, ou bien si c'est brusquement qu'elle a décidé un jour de ne plus lire de romans.

Je n'ai jamais osé insister, jamais vraiment mis la question sur le tapis. Je sentais que je pénétrais dans une zone fragile, sur laquelle notre intimité ne me donnait pas de droits. Nous avons tous ce fameux jardin secret, inaccessible même aux êtres les plus chers.

J'ai imaginé une lecture qui l'aurait bouleversée. Une choc ou une blessure, dont elle ne se serait jamais totalement remise. Ou bien une lecture définitive, un livre ultime qui dit tout, et qui fait qu'ensuite, lire n'a plus de sens.

J'avais aussi essayé de lui faire des lectures à voix haute. Au début, je crois que cela nous amusait tous les deux. Et puis au bout de quelques chapitres, je sentais que le courant ne passait plus. Je ne lisais sans doute pas assez bien. Et puis il y a des choses qui ne sont pas faites pour être dites.

Malgré tout, le matin, peut-être parce que je souffrais de ce temps passé hors d'elle, je persistais à raconter à Maryse des épisodes de mes lectures nocturnes. Certaines fois, ce n'était pas facile, il n'y avait pas vraiment d'intrigue, que des ambiances, ou alors il y avait trop de personnages et je ne m'y retrouvais plus très bien. Mais elle, bon public, me relançait d'un ton enjoué :

— Quoi? Les flics ont encore embarqué Malaussène? Pourtant, à force, ils devraient bien savoir!

Au début, je croyais qu'elle était vraiment intéressée. Mais petit à petit, j'en suis arrivé à me dire que c'était aussi sa manière de montrer un attachement pour ma passion de la lecture.

De la même manière, je l'accompagnais souvent dans ses sorties photos, je l'écoutais me parler du piqué d'Ansel Adams et me réjouissais de son enthousiasme. Mais je n'avais nulle envie de me lancer dans la prise de vue. Grâce à ces marchés tacites qui cimentent les couples, nous étions arrivés à un équilibre où chacun de nous trouvait son compte.

★

Maryse qui passe derrière moi :

— Tu travailles encore sur ta lettre? Tu es sûr que c'est bien de passer autant de temps dessus? Elle va perdre en naturel si tu n'arrêtes pas de faire des retouches. Moi j'aimais bien la première version que tu m'avais fait lire.

Et la caresse de son baiser sur ma joue.

★

Un dimanche, on est allé rendre visite à Roland et Yvette. Ils étaient contents de nous voir. J'ai donné un coup de main à Roland pour la gouttière qui se commençait à se décrocher derrière la maison. Yvette nous a préparé du thé à la bergamote pour nous réchauffer et Maryse a déballé les chouquettes que Roland aime tant.

C'est Maryse qui a amené la conversation sur le sujet :

— Vous savez, Daniel a écrit pour faire partie du jury du Livre Inter.

Sur le coup, j'ai eu un peu honte qu'elle dise ça. Je ne voulais pas qu'ils s'imaginent des choses, je ne savais pas bien quoi d'ailleurs. Mais eux n'ont pas compris. Ils écoutaient plutôt RTL pour *Les grosses têtes*. Alors Maryse leur a expliqué. Et plus elle en racontait, plus je me tortillais sur ma chaise. C'est Roland qui a dit :

— Alors tu vas rencontrer des écrivains? Nous, une fois, on a vu Joseph Kessel. Tu te souviens Yvette? On avait encore l'épicerie à Paris. Yvette m'a donné un

coup de coude et m'a montré quelqu'un qui venait de rentrer dans la boutique. Moi sur le moment, je ne l'ai pas reconnu. C'est quand il a parlé que je l'ai remis. Il avait une force dans sa voix, même pour acheter une livre de bigarreaux. Quand on l'entendait raconter ses histoires à la radio, le lustre aurait pu tomber au milieu de la pièce qu'on l'aurait même pas remarqué. Un grand voyageur, il savait de quoi il causait. On en bavait tous des ronds de chapeaux. Tu peux y aller : *Le lion, Les cavaliers*, ça c'était du roman.

Je trouvais amusant le côté superficiel de leur « rencontre » avec un écrivain, mais ce n'était que de la vanité de ma part. Car cette rencontre était restée belle et vive dans leur esprit. Tout compte fait, elle en valait bien une autre. Qui plus est, je n'avais rien lu de Kessel. Alors je me suis demandé : si je suis choisi, est-ce que je vais être à la hauteur?

★

J'aime bien faire la vaisselle, le contact de l'eau chaude, l'idée de propre. Et puis surtout, pendant que j'accomplis ces gestes mécaniques, je peux laisser mon esprit vagabonder.

Je pense à ma lettre qui est partie la semaine dernière. Comment font-ils avec les lettres qu'ils reçoivent? Est-ce qu'ils les tirent au sort, ou est-ce qu'ils les lisent vraiment toutes?

★

En rentrant ce soir, j'ai tout de suite écouté la cassette. J'avais programmé la chaîne pour enregistrer le journal de treize heures. Ils ont donné tous les noms des jurés, avec leur état civil. Il y en avait d'un peu partout en France, et même en Belgique. Toutes sortes de gens. Je crois que j'aurais pu être l'un d'entre eux.

Mais je ne suis pas vraiment déçu. Curieusement, je me sens même plus léger. J'annoncerai ça à Maryse quand elle rentrera. Je ne sais pas comment elle va réagir. Elle s'était peut-être fait des idées. Si elle commence à vouloir me consoler, je sens qu'on va finir par se pincer et se mordre, avant d'éclater de rire tous les deux.

★

Le téléphone a sonné. C'était Roland.

— On a écouté ta radio. On voulait savoir si tu étais sélectionné. Mais on n'a pas entendu ton nom.

Je ne savais pas quoi lui répondre. J'ai dit un truc comme quoi j'avais juste fait ça « comme ça », que c'était la première fois que j'essayais, qu'ils avaient eu vraiment beaucoup de lettres. Et puis j'ai réalisé que je n'avais pas besoin de chercher de justifications.

On n'a pas parlé très longtemps. De toute façon, sur ce sujet, il n'y avait pas grand chose à ajouter. J'ai entendu la voix d'Yvette par derrière qui disait à Roland :

— Dis lui qu'ils ont oublié de prendre les noix la dernière fois.

Roland a retransmis, on s'est dit bonsoir et puis j'ai raccroché. Ce coup de fil, c'était juste histoire de dire « on pense à toi ». Ils sont comme ça, Roland et Yvette, ils ont des attentions.

★

Maryse n'a pas semblé surprise. Sur le coup, cela m'a fait de la peine, comme si en fait elle n'avait pas cru à ma candidature. En souriant, elle a dit :

— Ça ne va pas t'empêcher de lire.

Bien sûr que non, ça n'allait pas m'empêcher de lire. J'avais d'ailleurs deux ou trois bons romans qui m'attendaient impatiemment. Mais elle avait autre chose en tête :

— Je veux dire, tu vas les lire quand même ces dix bouquins.

Là, j'ai commencé à voir où elle voulait en venir. L'idée m'a paru absurde, presque puérile. Comme je ne voulais pas lui dire avec ces mots-là, j'ai préféré dire que ce n'était pas grave, que ma vie ne s'arrêtait pas. Comme elle insistait, et que je ne voulais pas me braquer, j'ai cherché des prétextes, mais ils étaient de moins en moins solides :

— Et puis ces dix bouquins, ce sont des livres récents. On ne les trouve que dans des éditions qui coûtent cher. Et il faut qu'on économise pour le Canada.

Le fait est que je n'achetais quasiment plus que des livres de poche. Ça faisait longtemps déjà que j'avais pris l'habitude de découvrir l'actualité littéraire avec un an ou deux de retard, et je ne m'en portais pas plus mal. Je notais sur des rognures de papier les livres qui me semblaient intéressants, perdais la plupart de ces petites notes, et oubliais systématiquement de prendre avec moi celles qui subsistaient lorsque j'allais chez le libraire surveiller les parutions en poche. Du coup, les faiblesses de ma mémoire opéraient un écrémage naturel et mystérieux sur mes lectures. Cela dit, je reconnais que prendre comme excuse notre projet de voyage au Canada n'était ni très convaincant, ni très élégant. À court d'arguments, j'ai fini par dire, avec gentillesse :

— Mais enfin c'est ridicule, ça n'a pas de sens.

Et là, elle a fait quelque chose qui m'a épaté. Elle est allée dans l'entrée et en est revenue avec deux sacs de chez « Ombre Blanche », mon libraire attitré.

— C'est pour toi.

Tous les livres y étaient. Comment avait-elle fait? Je ne l'avais pas vu noter les titres, le nom des auteurs. Elle avait fait tout ça en douce.

— Tu es folle.

★

Je crois que je me suis pris au jeu. J'ai lu avec sérieux, avec exigence. Je suis même allé jusqu'à prendre des notes.

Étrangement, le matin, Maryse ne me posait pas de questions sur ce que j'avais lu dans la nuit. C'était comme si elle ne voulait pas m'influencer. C'est bête, je crois que cela m'aurait plutôt aidé d'en parler.

★

J'ai terminé mes lectures juste à temps. Hier soir, c'étaient les délibérations du jury. Mais ce n'est aujourd'hui qu'on va connaître le résultat.

D'habitude, je déjeune au self et Maryse mange avec ses collègues. Mais là, on a voulu tous les deux être de la fête. On s'est retrouvés à la maison pour pouvoir entendre l'édition spéciale d'*Inter Treize*.

L'annonce des titres du journal n'en finissait pas : la toile de Corot volée au Louvre, les élections à la mairie de Toulon, Jospin en Nouvelle Calédonie, le sommet de Bruxelles, l'assassinat de Yann Piat, et ce trentième anniversaire de mai 68 dont on nous rebattait les oreilles. Enfin, le président du jury a annoncé d'une voix lente et solennelle :

— Le vingt-quatrième prix du Livre Inter 1998 a été attribué, au deuxième tour et à la majorité absolue à François Taillandier pour *Des hommes qui s'éloignent* chez Fayard.

Pour la deuxième fois, je n'étais pas dans le coup. J'avais beau savoir qu'il y avait par essence de la subjectivité dans ce choix du jury, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que je n'étais pas un bon lecteur. C'était absurde. Comme si tout le monde devait avoir le même avis ! Mais j'imaginai ce livre qui allait pouvoir être partagé par des milliers de lecteurs, alors que les neufs autres allaient tomber dans les oubliettes de l'histoire.

Je devais faire une drôle de tête. Maryse m'a demandé pour lequel j'aurais voté. Je lui ai montré d'un doigt résigné le livre sur le haut de la pile. Et puis j'ai fait des commentaires d'un ton plus allègre. Je ne voulais pas qu'elle s'en veuille de m'avoir mis dans cette situation.

On a écouté la fin de l'émission. Ils ont parlé de deux ou trois autres livres que le jury avait appréciés, mais le mien n'était toujours pas dans le lot. Et puis on s'est dépêchés parce qu'on était en retard pour retourner travailler.

★

Ce soir-là, c'est moi qui ai préparé le dîner. Maryse, emmitouflée dans son gros pull gris, était restée vissée sur le divan, telle que je l'avais trouvée en rentrant. Elle lisait. Elle lisait un des romans de la sélection. Pas *le* Livre Inter, mais *mon* Livre Inter. Elle semblait cramponnée au livre et il y avait dans son attitude une pointe de fébrilité : effort de volonté ? crainte latente ? soif de rattraper le temps perdu ?

Quand j'ai dit « à table », ma liseuse a reposé lentement l'épais volume et a caressé du bout des doigts les fines côtes de la couverture blanche. En s'asseyant près de moi, elle a souri et m'a attrapé le menton :

— Je trouve que tu lui ressembles un peu, à ce Bruno Sachs.

Renaud Marlet  
Rennes, novembre 1998